

Bernard Dantier

(8 septembre 2005)

(docteur en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales,
enseignant au Centre Universitaire de Formation et de Recherches de Nîmes)

Textes de méthodologie en sciences sociales

choisis et présentés par Bernard Dantier

“Comment écrit-on l’histoire ? Paul Veyne et la construction d’intrigues.”

Extrait de : Paul Veyne, Comment on écrit l’histoire,
Paris, Seuil, (1ère édition 1971),
(extrait, pp. 50-85).

Un document produit en version numérique par M. Bernard Dantier, bénévole,
Docteur en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
Enseignant à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence
Courriel : bernard.dantier@free.fr

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web : <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web : Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Un document produit en version numérique par M. Bernard Dantier, bénévole,
Docteur en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales
Enseignant à l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence
Courriel : bernard.dantier@free.fr

Textes de méthodologie en sciences sociales choisis et présentés par Bernard Dantier :

“Comment écrit-on l’histoire? Paul Veyne et la construction d’intrigues.”

Extrait de :

Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire, Paris, Seuil, (1ère édition 1971),
(extrait, pp. 50-85).

Utilisation à des fins non commerciales seulement.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition complétée à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec, dimanche, le 2 avril
2006.



“ Textes de méthodologie en sciences sociales
choisis et présentés par [Bernard Dantier](#) :

“Comment écrit-on l’histoire ? Paul Veyne et la construction d’intrigues.”

Extrait de :

Paul Veyne, Comment on écrit l’histoire, Paris, Seuil,
(1ère édition 1971), (extrait, pp. 50-85)

Par Bernard Dantier, sociologue
(8 septembre 2005)

Comment écrit-on l’histoire ? Paul Veyne et la construction d’intrigues.

Comment écrit-on l’histoire ? Les historiens contemporains, plus que leurs prédécesseurs, ont sur leur travail une attitude réflexive. Ils observent, mettent en question et étudient leurs méthodes et leurs finalités presque autant qu’ils observent, mettent en question et étudient la matière et la forme de cette histoire qu’ils se donnent pour tâche de connaître et de faire connaître. L’histoire, celle qui est « histoire de... » en effet n’existe pas en elle-même ; elle est le produit d’une activité humaine, en l’occurrence d’historiens qu’ils soient des historiens officiels et conscients ou des historiens tels que peuvent l’être les hommes qui dans leur vie sociale pensent et parlent de leur passé et de leur présent. Dans le monde historique, tout se donne comme histoire et rien ne se donne comme histoire : des choix, des constructions et reconstructions, des points de vue, des questionnements restent toujours à faire pour donner forme à ce qui est en soi chaos informel. Pour autant l’histoire est-elle subjective et arbitraire, foncièrement relativiste ? L’historien Paul Veyne, dans l’extrait suivant, réfléchissant sur son métier, dégage les principaux principes de sa méthode, autour de la « construction d’intrigues ».

Étant donné les proximités et les affinités pour certains, les rivalités et les concurrences pour d'autres, entre histoire et sociologie, le sociologue aura profit à voir en quoi sa propre méthode est en homologie et/ou en divergence avec celle de l'historien; mais, sachant cependant que l'un et l'autre travaillent sur les mêmes objets, les faits sociaux humains, il faudra aussi méditer sur la complémentarité méthodologique entre la sociologie et l'histoire. (Dans ce cadre, on rapprochera notamment ce texte et celui de Jean-Claude Passeron intitulé « Les limites de la généralisation sociologique ou la sociologie entre histoire et expérimentation. »)

Bernard Dantier

Paul Veyne

extrait de

Paul Veyne, Comment on écrit l'histoire, Paris, Seuil, (1ère édition 1971), (extrait, pp. 50-85)

Si tout ce qui est arrivé est également digne de l'histoire, celle-ci ne devient-elle pas un chaos? Comment un fait y serait-il plus important qu'un autre? Comment tout ne se réduit-il pas à une grisaille d'événements singuliers? La vie d'un paysan nivernais vaudrait celle de Louis XIV; ce bruit de klaxons qui monte en ce moment de l'avenue vaudrait une guerre mondiale... Peut-on échapper à l'interrogation historiste ? Il faut qu'il y ait un choix en histoire, pour échapper à l'éparpillement en singularités et à une indifférence où tout se vaut.

La réponse est double. D'abord l'histoire ne s'intéresse pas à la singularité des événements individuels, mais à leur spécificité (...); ensuite les faits, comme on va voir, n'existent pas comme autant de grains de sable. L'histoire n'est pas un déterminisme atomique: elle se déroule dans notre monde, où effectivement une guerre mondiale a plus d'importance qu'un concert de klaxons; à moins que - tout est possible - ce concert ne déclenche lui-même une guerre mondiale; car les « faits » n'existent pas à l'état isolé: l'historien les trouve tout organisés en ensembles où ils jouent le rôle de causes, fins, occasions, hasards, prétextes, etc. Notre propre existence, après tout, ne nous apparaît pas comme une grisaille d'incidents atomiques; elle a d'emblée un sens, nous la comprenons ; pourquoi la situation de l'historien serait-elle plus kafkaïenne ? L'histoire est faite de la même substance que la vie de chacun de nous.

Les faits ont donc une organisation naturelle, que l'historien trouve toute faite, une fois qu'il a choisi son sujet, et qui est inchangeable : l'effort du travail historique consiste justement à *retrouver* cette organisation : causes de la guerre de 1914, buts de guerre des belligérants, incident de Sarajevo; les limites de l'objectivité des explications historiques se ramènent en partie au fait que chaque historien parvient à pousser plus ou moins loin l'explication. À

l'intérieur du sujet choisi, cette organisation des faits leur confère une importance relative: dans une histoire militaire de la guerre de 1914, un coup de main aux avant-postes importe moins qu'une offensive qui occupa à juste raison les grands titres des journaux; dans la même histoire militaire, Verdun compte davantage que la grippe espagnole. Bien entendu, dans une histoire démographique, ce sera l'inverse. Les difficultés ne commenceraient que si l'on s'avisait de demander lequel, de Verdun et de la grippe, compte le plus absolument, du point de vue de l'Histoire. Ainsi donc: les faits n'existent pas isolément, mais ont des liaisons objectives; le choix d'un sujet d'histoire est libre, mais, à l'intérieur du sujet choisi, les faits et leurs liaisons sont ce qu'ils sont et nul n'y pourra rien changer; la vérité historique n'est ni relative, ni inaccessible comme un ineffable au-delà de tous les points de vue, comme un « géométral ».

La notion d'intrigue. Les faits n'existent pas isolément, en ce sens que le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue, un mélange très humain et très peu « scientifique » de causes matérielles, de fins et de hasards; une tranche de vie, en un mot, que l'historien découpe à son gré et où les faits ont leurs liaisons objectives et leur importance relative: la genèse de la société féodale, la politique méditerranéenne de Philippe II ou un épisode seulement de cette politique, la révolution galiléenne. Le mot d'intrigue a l'avantage de rappeler que ce qu'étudie l'historien est aussi humain qu'un drame ou un roman, *Guerre et Paix* ou *Antoine et Cléopâtre*. Cette intrigue ne s'ordonne pas nécessairement selon une suite chronologique: comme un drame intérieur, elle peut se dérouler d'un plan à l'autre; l'intrigue de la révolution galiléenne mettra Galilée aux prises avec les cadres de pensée de la physique au début du XVII^e siècle, avec les aspirations qu'il sentait vaguement en lui-même, avec les problèmes et références à la mode, platonisme et aristotélisme, etc. L'intrigue peut donc être coupe transversale des différents rythmes temporels, analyse spectrale: elle sera toujours intrigue parce qu'elle sera humaine, sublunaire, parce qu'elle ne sera pas un morceau de déterminisme.

Une intrigue n'est pas un déterminisme où des atomes appelés armée prussienne culbuteraient des atomes appelés armée autrichienne; les détails y prennent donc l'importance relative qu'exige la bonne marche de l'intrigue. Si les intrigues étaient de petits déterminismes, alors, quand Bismarck expédie la dépêche d'Ems, le fonctionnement du télégraphe serait détaillé avec la même objectivité que la décision du chancelier et l'historien aurait commencé par nous expliquer quels processus biologiques avaient amené la venue au monde du même Bismarck. Si les détails ne prenaient pas une importance relative, alors, quand Napoléon donne un ordre à ses troupes, l'historien expliquerait chaque fois pourquoi les soldats lui obéissaient (on se souvient que Tolstoï pose le problème de l'histoire à peu près en ces termes dans *Guerre et Paix*). Il est vrai que, si une fois les soldats avaient désobéi, cet événement aurait été pertinent, car le cours du drame aurait été changé. Quels sont donc les faits

qui. sont dignes de susciter l'intérêt de l'historien? Tout dépend de l'intrigue choisie; en lui-même, un fait n'est ni intéressant, ni le contraire. Est-il intéressant pour un archéologue d'aller compter le nombre de plumes qu'il y a sur les ailes de la Victoire de Samothrace? Fera-t-il preuve, ce faisant, d'une louable rigueur ou d'une superfétatoire acribie ? Impossible de répondre, car le fait n'est rien sans son intrigue; il devient quelque chose si l'on en fait le héros ou le figurant d'un drame d'histoire de l'art où l'on fera se succéder la tendance classique à ne pas mettre trop de plumes et à ne pas figoler le rendu, la tendance baroque à surcharger et à fouiller le détail et le goût qu'ont les arts barbares de remplir le champ avec des éléments décoratifs.

Remarquons que, si notre intrigue de tout à l'heure n'avait pas été la politique internationale de Napoléon, mais la Grande Armée, son moral et ses attitudes, l'ordinaire obéissance des grognards aurait été événement pertinent et nous aurions eu à en dire le pourquoi. Seulement il est difficile d'additionner les intrigues et de totaliser: ou bien Néron est notre héros et il lui suffira de dire «Gardes, qu'on m'obéisse », ou bien les gardes sont nos héros et nous écrirons une autre tragédie; en histoire comme au théâtre, tout montrer est impossible, non pas parce qu'il faudrait trop de pages, mais parce qu'il n'existe pas de fait historique élémentaire, d'atome événementiel. Si on cesse de voir les événements dans leurs intrigues, on est aspiré par le gouffre de l'infinésimal. Les archéologues le savent bien: vous découvrez un bas-relief un peu fruste qui représente une scène dont la signification vous échappe; comme la meilleure photographie ne peut pas remplacer une bonne description, vous entreprenez de le décrire. Mais quels détails faut-il mentionner, quels autres passer sous silence? Vous ne pouvez le dire, puisque vous ne comprenez pas ce que font les figures de la scène. Et pourtant vous prévoyez que tel détail, insignifiant à vos yeux, fournira la clé de la scène à un confrère plus ingénieux que vous: cette légère inflexion à l'extrémité d'une sorte de cylindre que vous prenez pour un bâton le fera penser à un serpent; c'est bien un serpent que tient la figure, laquelle est donc un génie... Alors, dans l'intérêt de la science, tout décrire? Essayez. (...)

Structure du champ événementiel. Les historiens racontent des intrigues, qui sont comme autant d'itinéraires qu'ils tracent à leur guise à travers le très objectif champ événementiel (lequel est divisible à l'infini et n'est pas composé d'atomes événementiels) ; aucun historien ne décrit la totalité de ce champ, car un itinéraire doit choisir et ne peut passer partout; aucun de ces itinéraires n'est le vrai, n'est l'Histoire. Enfin, le champ événementiel ne comprend pas des sites qu'on irait visiter et qui s'appelleraient événements: un événement n'est pas un être, mais un croisement d'itinéraires possibles. Considérons l'événement appelé guerre de 1914, ou plutôt situons-nous avec plus de précision: les opérations militaires et l'activité diplomatique; c'est un itinéraire qui en vaut bien un autre. Nous pouvons aussi voir plus largement et déborder sur les zones avoisinantes: les nécessités militaires ont entraîné une interven-

tion de l'État dans la vie économique, suscité des problèmes politiques et constitutionnels, modifié les mœurs, multiplié le nombre des infirmières et des ouvrières et bouleversé la condition de la femme... Nous voilà sur l'itinéraire du féminisme, que nous pouvons suivre plus ou moins loin. Certains itinéraires tournent court (la guerre a eu peu d'influence sur l'évolution de la peinture, sauf erreur) ; le même « fait », qui est cause profonde sur un itinéraire donné, sera incident ou détail sur un autre. Toutes ces liaisons dans le champ événementiel sont parfaitement objectives. Alors, quel sera l'événement appelé guerre de 1914 ? Il sera ce que vous en ferez par l'étendue que vous donnerez librement au concept de guerre: les opérations diplomatiques ou militaires, ou une partie plus ou moins grande des itinéraires qui recoupent celui-ci. Si vous voyez assez grand, votre guerre sera même un « fait social total ».

Les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances; ils sont un découpage que nous opérons librement dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interaction, hommes et choses. Les événements n'ont pas d'unité naturelle; on ne peut, comme le bon cuisinier du *Phèdre*, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas. Toute simple qu'elle soit, cette vérité n'est cependant pas devenue familière avant la fin du siècle dernier et sa découverte a produit un certain choc; on a parlé de subjectivisme, de décomposition de l'objet historique. Ce qui ne peut guère s'expliquer que par le caractère très événementiel de l'historiographie jusqu'au XIX^e siècle et par l'étroitesse de sa vision; il y avait une grande histoire, surtout politique, qui était consacrée, il y avait des événements « reçus ». L'histoire non-événementielle a été une sorte de télescope qui, en faisant apercevoir dans le ciel des millions d'étoiles autres que celles que connaissaient les astronomes antiques, nous ferait comprendre que notre découpage du ciel étoilé en constellations était subjectif.

Les événements n'existent donc pas avec la consistance d'une guitare ou d'une soupière. Il faut alors ajouter que, quoi qu'on dise, ils n'existent pas non plus à la manière d'un « géométral » ; on aime à affirmer qu'ils existent en eux-mêmes à la manière d'un cube ou d'une pyramide: nous ne voyons jamais un cube sous toutes ses faces en même temps, nous n'avons jamais de lui qu'un point de vue partiel; en revanche, nous pouvons multiplier ces points de vue. Il en serait de même des événements: leur inaccessible vérité intégrerait les innombrables points de vue que nous prendrions sur eux et qui auraient tous leur vérité partielle. Il n'en est rien; l'assimilation d'un événement à un géométral est trompeuse et plus dangereuse que commode. (...)

Définition de la connaissance historique. Nous parvenons ainsi à une définition de l'histoire. De tout temps, les historiens ont senti que l'histoire se rapportait à l'homme en groupe plutôt qu'à l'individu, qu'elle était histoire des sociétés, des nations, des civilisations, voire de l'humanité, de ce qui est collectif, au sens le plus vague du mot; qu'elle ne s'occupait pas de l'individu

comme tel ; que, si la vie de Louis XIV était de l'histoire, celle d'un paysan nivernais sous son règne n'en était pas ou n'était que du matériau pour l'histoire. Mais le difficile est d'arriver à une définition précise; l'histoire est-elle la science des faits collectifs, qui ne se ramèneraient pas à une poussière de faits individuels? La science des sociétés humaines? De l'homme en société? Mais quel historien, ou quel sociologue, est capable de séparer ce qui est individuel de ce qui est collectif, ou même d'attacher un sens à ces mots? La distinction de ce qui est historique et de ce qui ne l'est pas ne s'en fait pas moins immédiatement et comme d'instinct. Pour voir combien sont approximatifs ces essais de définition de l'histoire qu'on multiplie et rature successivement, sans avoir jamais l'impression qu'on est « tombé juste », il suffit de chercher à les préciser. Science de quel genre de sociétés? La nation tout entière, voire l'humanité? Un village? Au moins toute une province? Un groupe de bridgeurs? Étude de ce qui est collectif : l'héroïsme l'est-il? Le fait de se tailler les ongles? L'argument du sorite trouve ici son véritable emploi, qui est de dénoncer comme mal posé tout problème où il peut être employé. En fait, la question ne se pose jamais ainsi; quand nous sommes en présence d'une singularité venue du passé et que tout à coup nous la comprenons, il se produit dans notre esprit un déclic qui est d'ordre logique (ou plutôt ontologique) et non sociologique: nous n'avons pas trouvé du collectif ou du social, mais bien du spécifique, de l'individualité compréhensible. L'histoire est la description de ce qui est spécifique, c'est-à-dire compréhensible, dans les événements humains.

Dès qu'elle n'est plus valorisée, la singularité s'efface, parce qu'elle est incompréhensible. Parmi les quatre-vingt-dix mille épitaphes d'illustres inconnus que contient le *corpus des inscriptions latines*, voici celle d'un nommé Publicius Eros, qui naquit, mourut et épousa entre-temps une de ses affranchies; paix à ses cendres et qu'il retombe au néant de l'oubli: nous ne sommes pas des romanciers et notre métier n'est pas de nous pencher sur Dupont pour l'amour de Dupont et pour attacher le lecteur à Dupont. Seulement il se trouve que nous pouvons sans trop de peine comprendre pourquoi Publicius avait épousé une de ses affranchies; ancien esclave public lui-même (nous dirions employé municipal), comme le révèle son nom, il s'est marié dans son milieu; son affranchie devait être depuis longtemps sa concubine et il ne l'a affranchie que pour avoir une compagne digne de lui. Il a pu aussi avoir les mobiles les plus personnels de le faire: elle était peut-être la femme de sa vie ou la beauté locale la plus renommée... Aucun de ces mobiles ne serait singulier, tous s'inscrivent dans l'histoire sociale, sexuelle et conjugale de Rome: le seul fait indifférent pour nous - mais capital pour son entourage - est que Publicius était lui-même et pas un autre; au lieu d'être centré sur l'attachante personnalité de ce Dupont romain, notre roman vrai éclate en une série d'intrigues anonymes: esclavage, concubinat, intermariages, motivations sexuelles dans le choix d'une épouse; tout Publicius s'y retrouvera, mais mis en pièces: il n'y aura perdu que sa singularité, dont il n'y a justement rien à dire. Aussi les événements historiques ne se confondent-ils jamais avec le cogito d'un individu et

c'est pourquoi l'histoire est connaissance par traces (...). Il faut seulement ajouter que, dépeçant Publicius en intrigues, nous écarterons les vérités universelles (l'homme est sexué, le ciel est bleu), car l'événement est différence.

Est historique ce qui n'est pas universel et ce qui n'est pas singulier. Pour que ce ne soit pas universel, il faut qu'il y ait différence ; pour que ce ne soit pas singulier, il faut que ce soit spécifique, que ce soit compris, que cela renvoie à une intrigue. L'historien est le naturaliste des événements; il veut connaître pour connaître, or il n'y a pas de science de la singularité. Savoir qu'il a existé un être singulier dénommé Georges Pompidou n'est pas de l'histoire, tant qu'on ne peut pas dire, selon les mots d'Aristote, « ce qu'il a fait et ce qui lui est arrivé », et, si on peut le dire, on s'élève par là même à la spécificité. (...)

L'histoire n'est pas individualisante. L'histoire n'est pas rapport aux valeurs; par ailleurs, elle s'intéresse à la spécificité des événements individuels plutôt qu'à leur singularité. Si donc elle est idiographique, si elle raconte les événements dans leur individualité, la guerre de 1914 ou celle du Péloponnèse, et non le phénomène-guerre, ce n'est pas par goût esthétique de l'individualité ou par fidélité au souvenir: c'est faute de pouvoir faire mieux; elle ne demanderait qu'à devenir nomographique, si la diversité des événements ne rendait impossible cette mutation. Nous avons vu au premier chapitre que la singularité n'est pas un privilège que les faits historiques auraient sur les faits physiques: ces derniers ne sont pas moins singuliers. Or la dialectique de la connaissance est sous-tendue par une mystérieuse loi d'économie de l'effort. En vertu de cette loi, si les révolutions des peuples étaient aussi entièrement réductibles à des explications générales que les phénomènes physiques, nous ne nous intéresserions plus guère à leur histoire: seules nous importerait les lois qui régissent le devenir humain; satisfaits de savoir par elles ce qu'est l'homme, nous laisserions tomber les anecdotes historiques; ou bien nous ne nous intéresserions à elles que pour des raisons sentimentales, comparables à celles qui nous font cultiver, à côté de la grande histoire, celle de notre village ou des rues de notre ville. Malheureusement, les événements historiques ne sont pas comprimables en généralités; ils ne se ramènent que très partiellement à des types et leur succession n'est pas davantage orientée vers quelque fin ou dirigée par des lois de nous connues; tout est différence et il faut tout dire. L'historien ne peut imiter le naturaliste, qui ne s'occupe que du type et ne se soucie pas de décrire singulièrement les représentants d'une même espèce animale. L'histoire est une science idiographique, non de notre fait et pour le goût que nous aurions pour le détail des événements humains, mais du fait de ces événements eux-mêmes, qui persistent à garder leur individualité.

Fin.